

Le petit journal de PRALIJE **N°1 (2009-2010) : « Résistances »**

Notes pour le thème « Résistances » proposé par la fête du livre de Villeurbanne (mai 2010): des idées de thèmes, quelques titres pour lancer la réflexion, des liens pour la poursuivre.

Enfance et « Résistance » ?

Le groupe PRALIJE, en relation avec la fête du livre de Villeurbanne, s'est intéressé durant l'année 2009-2010 au thème de la résistance. Plusieurs pistes s'offraient, le sujet est très vaste, trop. Bien sûr, on pouvait suivre la voie du roman historique, ou de l'album « engagé ». On constate alors au contraire qu'il y a peu de titres récents sur la « Résistance » française pendant la dernière guerre (un roman récent, *Les Semelles de bois* de Lorris Murail (Grasset, 2007) est intéressant, mais le héros est davantage spectateur qu'acteur). La plupart des textes qui évoquent cette période sont davantage marqués par le récit de la persécution et de l'extermination des juifs (ce thème a été traité par Christine Moulin et Catherine Vercueil (IUFM-Lyon1)).

Les exemples anciens ne manquent pas : on a en mémoire quelques titres montrant un enfant impliqué dans la résistance à un pouvoir oppresseur, ou à un envahisseur, et sur ce point, la littérature de jeunesse des 19e et début du 20e siècles ne manque pas de figures d'enfant qui « disent non », à commencer par les héros du *Tour de France de deux enfants*, qui quittent l'Alsace pour rester français, de Bécassine, qui montre son patriotisme en toute occasion, ou d'une bande dessinée de la première guerre mondiale, *Petit Bé et le vilain Boche* de Jules Delanez, paru en périodique et en album (1915) qui montre un enfant faisant mille farces à un gros allemand bête et méchant qui occupe son village. Le plus classique, *Maroussia* de P. J. Stahl (Hetzel), réédité maintes fois en bibliothèque verte depuis sa parution en 1878, célèbre la lutte pour l'indépendance de l'Ukraine. La raréfaction d'œuvres de ce type par la suite est sans doute due à la méfiance des éducateurs face au nationalisme et à la volonté de montrer des personnages qui s'opposent non à une nation mais à une tyrannie. D'autre part, le souci de réalisme lié au roman historique a pu empêcher qu'on multiplie les héros de la résistance enfants : au 20e siècle, des figures d'enfants soldats héroïques ne sont plus de mise, ou sont problématiques (notamment dans le contexte de la guerre de Bosnie ou Israélo palestinienne). Par ailleurs, les figures légendaires comme Joseph Agricola Viala, jeune garde national avignonnais (1793), ou surtout le « petit Bara » (Joseph), tambour engagé volontaire mort à 14 ans, figures phares du folklore héroïque enfantin, évoqués dans le « Chant du départ » de Chénier, ne sont plus possibles comme modèles.

En revanche, des collections proposent des figures historiques de résistance à travers des figures adultes.

Maryse Vuillermet a étudié celle d'Actes Sud, [« Ceux qui ont dit non »](#).

De ce fait, les œuvres de jeunesse qui traitent de ce thème ne sont plus tant du côté de l'histoire que de la fable. L'album *Attatruc*, de Dedieu en est un bon exemple (même si le personnage principal n'est pas un enfant). On trouve aussi des figures d'enfants résistant à une tyrannie inventée mais évocatrice d'autres, proches dans l'histoire, dans le dessin animé *Le Roi et l'oiseau*, ou dans le roman de Timothée de Fombelle, *Tobie Lolness*.

Enfin, la science-fiction pour la jeunesse est pleine de ces figures juvéniles de résistance (*Le Passeur*, *Le Vent de feu*, *La Croisée des mondes*, *Scarrels*, *Méto...*).

Hors de la thématique de la résistance à l'oppression ou à l'envahisseur, si l'on prend le

terme de « résistance » de façon large, ce thème est tellement lié à celui de l'enfance que l'on peut se demander si l'un n'implique pas l'autre. On peut donc tracer quelques autres pistes :

L'enfant qui résiste à l'éducation

Le Jean-Paul Choppart de Louis Desnoyers, ou la Sophie de la comtesse de Ségur sont des enfants obstinés, indressables. Ils résistent à l'éducation, mais pas à leurs pulsions. La mère de Sophie, qui prend la parole à la fin des histoires ne cesse de dire « Je devrais vous fouetter pour votre désobéissance ; mais le bon Dieu vous a punie par la frayeur que vous avez eue »(1) ; « vous êtes une petite désobéissante [...] vous allez rentrer dans votre chambre où vous dînez et où vous resterez jusqu'au soir pour vous apprendre à être plus obéissante en autre fois » (2)

Quel est le charme particulier de ces histoires(3) : celui de la transgression, de la cruauté sadique du châtiment, du plaisir de la répétition et de la facilité de lecture ? Le thème de la bêtise et de sa punition offre en effet la possibilité de découper un livre en courts chapitres, faciles à anticiper. Ou celui de l'image d'une perfectibilité ? Dans les deux exemples cités la perfectibilité de l'enfant est problématique : Sophie achève ses malheurs par la mort de sa tortue qui dit un avenir de privations - c'est « son dernier animal », fin des possibilités de nuire et d'être enfant ? Chez Jean-Paul Choppart, elle est davantage présente dans les commentaires de l'auteur (« c'est ainsi que, sur les âmes qui ne sont point gâtées sans remède, l'adversité a cet excellent effet, qu'elle les ramène par l'égoïsme à la réflexion, et par la réflexion, à la pratique de tous les devoirs de l'humanité » (4)) que par la vraisemblance : son héros est converti en bon petit garçon à la fin, on n'y croit guère et il devient aussi inintéressant que le Pinocchio de chair. Nils Holgerson offre une image plus rassurante : apparemment né méchant, il est très vite corrigé par les épreuves. Cependant sa capacité de résistance demeure, en se déplaçant : ses actes sont davantage des actions héroïques que des transgressions, contrairement aux héros cités plus haut.

Dans les albums modernes, la résistance à l'éducation est beaucoup moins fustigée (tout comme les fesses des enfants rebelles) par les narrateurs. *Max et les maximonstres* a marqué un changement : résister est ici un passage obligé, un acte créateur et fondateur (voir aussi le bel *Abécédaire de la colère* d'Emmanuelle Houdart). Côté filles, *Ne te mouille pas les pieds Marcelle* de J. Burningham, moins inquiétant pour les éducateurs, montre comment une fille résiste par l'imaginaire (ce n'est pas anodin que Max soit un garçon et Marcelle une fille), tout en offrant une image d'inaction et de sagesse apparente. *Une petite fille sage comme une image* d'Alain Serre va dans le même sens, en proposant une héroïne à l'apparence placide qui ne rêve que de « repasser ses parents ». Pas étonnant que *Fifi Brindacier* (1945) ait mis tant de temps à devenir populaire en France.

Dans d'autres textes, résister à son milieu et à son éducation est une façon de survivre et de trouver sa place. Dans « Scandale chez les écrevisses », de Gianni Rodari (*Histoires au téléphone*), histoire d'une écrevisse qui ne peut pas marcher de travers et *Moi un Lemming* d'Alan Arkin, histoire d'un lemming (5) qui ne veut pas se jeter à l'eau comme le veut son espèce suicidaire, on voit combien la résistance aux habitudes du milieu est salutaire. *La petite oie qui ne voulait pas marcher au pas* (Jean-François Dumont, 2008), la jeune Zita, résiste bien involontairement, à l'ordre de la marche (la symbolique de ce que représente le pas de l'oie est évidente pour les adultes ; pour les enfants, la tyrannie

du jans est explicite). Elle est exclue de son groupe pour cela. Mais au fil de l'album, l'histoire montre que le désordre est créateur et attirant, qu'il est capable de changer l'ordre du monde (l'album propose une mise en musique en ligne des rythmes qu'elle fait naître). Des héros humains résistent à leur milieu, aux traditions, comme Yakouba de Dedieu (1994), qui lors de son initiation choisit une autre forme de courage et d'honneur, quitte à être banni.

Enfin, plus généralement, la thématique de l'enfant sauvage(6) permet de s'interroger sur la pertinence du monde social imposé par les adultes, ou au contraire son caractère destructeur.

Résistance au malheur, « résilience »

La résistance-résilience de l'orphelin traditionnel, celui du conte (Cendrillon, ou Les Cygnes sauvages, pour ne citer que ces exemples) ou du roman se retrouve partout. Contre la solitude, le malheur, les mauvais traitements ou l'indifférence, l'enfant supporte, se révolte parfois, ou patiente en attendant la bonne fée, la femme ou l'homme providentiel (Jean Valjean) qui le sauvera. La Résistance au malheur est un filon inépuisable de l'album (voir les héros de Ponti, Solotareff, etc.) comme du roman pour enfants, de Dickens à Marie-Sabine Roger, en passant les très sentimentaux *Le Petit Lord Fauntleroy* de Frances Hodgson Burnett (1886) ou *Moineau, la petite libraire* de Trilby (1936). Dans les romans réalistes, où l'action héroïque d'enfants serait peu crédible, c'est la patience et la persistance dans leur caractère innocent et généreux qui est leur marque. La « résistance » passive est ce qui fait le héros.

Ce qui fait qu'un héros enfantin est capable de supporter le malheur est marqué par l'époque de l'écriture et par les convictions de l'auteur. Si *Oliver Twist* résiste à la corruption de son milieu, c'est grâce à l'amour et à l'héritage moral de sa mère, morte à sa naissance : la résistance des enfants est affaire de lignage ; la religion n'est pas loin. Même chose pour le petit lord, qui a bénéficié du catéchisme et de l'exemple de ses parents et de l'éducation démocratique américaine. Harry Potter, contrairement aux précédents, résiste grâce à un « don » ; la force d'âme a été en partie remplacée par la magie, ce qui en dit long sur notre époque. L'amour de sa mère est second (ou ce « don » en est une métaphore pas toujours explicite).

Enfant, on trouve aussi souvent l'idée que la lecture aide à cette résilience (voir Michèle Petit, *Eloge de la lecture*). Evasion salutaire de l'enfant de Vallès, des héros de Jean-Paul Nozière, de Matilda...

[Résister, c'est créer, créer c'est résister](#)

Tel est le propos développé par Dominique Perrin dans son approche de l'oeuvre de Christian Bruel via les analyse de François Flahaut, pour « faire se rencontrer le champ de la littérature pour la jeunesse et celui des sciences humaines sur la question de la représentation des rapports de l'individu et du collectif ».

Le livre « résistant »

Un autre thème intéressant sera de s'attacher aux « livres résistants » : les livres mystérieux, les livres difficiles, ou les livres polysémiques. Ce thème sera traité par Frédérique Mattès (IUFM-Lyon1)

Résister à la lecture ?

Mais on trouve une autre forme de résistance, celle des enfants qui disent non à la lecture et à la culture. Le Marcel de *La Gloire de mon père* lit en cachette les pieds nickelés, Fred, le héros de l'album de Ole Konnecke, *Mauvaise caisse*, découvre la lecture malgré lui.

Ce thème sera traité le 5 mai par Brigitte Louichon (Bordeaux 3) et Lison Crapanzano (en M2 à Lyon2) complété par une approche de Fanny Lignon (IUFM-Lyon1) sur le jeu vidéo tiré de *Harry Potter*.

Résister au langage

Quelques exemples de livres qui, sans être des chefs d'œuvre, traitent joliment de la tyrannie politique des mots (voir la Novlangue de 1984 d'Orwell) : *La loi du roi Boris* de Gilles Baraqué (2006) évoque une interdiction d'utiliser les « e » (une version jeunesse des lipogrammes en e de *La Disparition* de Perec), *22 !* de Marie Aude Murail (2006) interdit les « v » et *Chut ! le roi pourrait t'entendre* (album de Didier Sustrac et Eric Puybaret) les « ch ».

Dans une version plus sombre, on peut aussi évoquer la résistance handicapante, celle de l'enfant qui résiste au langage (les albums *Au pays de Titus* de Claudine Galéa et Goele Dewanckel (2008), *Le mangeur de mots* de Dedieu (1996), *J'ai attrapé la dyslexie* de Zazie Sazonoff (2005); ou celle de l'enfant incapable de dire sa souffrance (*Parle petit loup* de Claudie Stanké et Barroux (2008) ; plus éducatif et moins sombre, le thème de celui qui perd sa langue faute d'y accorder assez d'importance : le classique *Coupeur de mots* de H. J Schädlich ou *L'Attrapeur de mots*, album récent de Jean-François Dumont (2006).

Du côté du sourire (et il en faut pour résister au malheur ambiant), on trouve un thème très porteur, celui de la résistance aux conventions de la langue : le succès du *Prince de Motordu* de Pef, celui du *Hollandais sans peine* de Marie Aude Murail en sont quelques exemples fameux.

La jouissance des mots doux et des gros mots (*Les gros mots* de Didier Mounié et Christian Voltz (2004), *Le Supermarché des mots* de Marcello Argilli (Nouvelles d'aujourd'hui, 1999) et surtout le jouissif *Album à la gomme* de Fabienne Séguay et Yann Fastier (2002).

Quant aux comptines, coquines (celles de Philippe Dumas sous ce titre, 2003), elles ont un éternelle force de subversion ; Christian Bruel n'a-t-il pas été tancé et menacé de perdre le label « loi de 49 sur les publications destinées à la jeunesse » pour ses recueils (2006) :

Quand serons nous diables ?

Toujours,
Toujours,
toujours.

Quand serons-nous sages ?

Jamais,
jamais,

jamais.

Anne-Marie Mercier

Merci à François Quet, Michèle Lusetti, Christine Moulin, Frédérique Mattès
pour leurs suggestions

(1) Comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie* (1864), Hachette jeunesse, 1999, 2004,
p. 26

(2) Id, p. 44.

(3) Sur la comtesse de Ségur, voir F. Marcoin, *La Comtesse de Ségur, ou Le bonheur immobile* (1999).

(4) Louis Desnoyers, *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart* (1832-, 1864),
Casterman, 1995, p. 123.

(5) Voir le numéro des Cahiers Robinson consacré à ce thème (n°12, 2002).